



Un titre d'Alain Favarger

Rencontre. Depuis 35 ans, il signe dans les pages de «La Liberté» des critiques littéraires remarquées. Alain Favarger vient de publier un hymne à l'Amérique, son sixième livre.

JEAN AMMANN

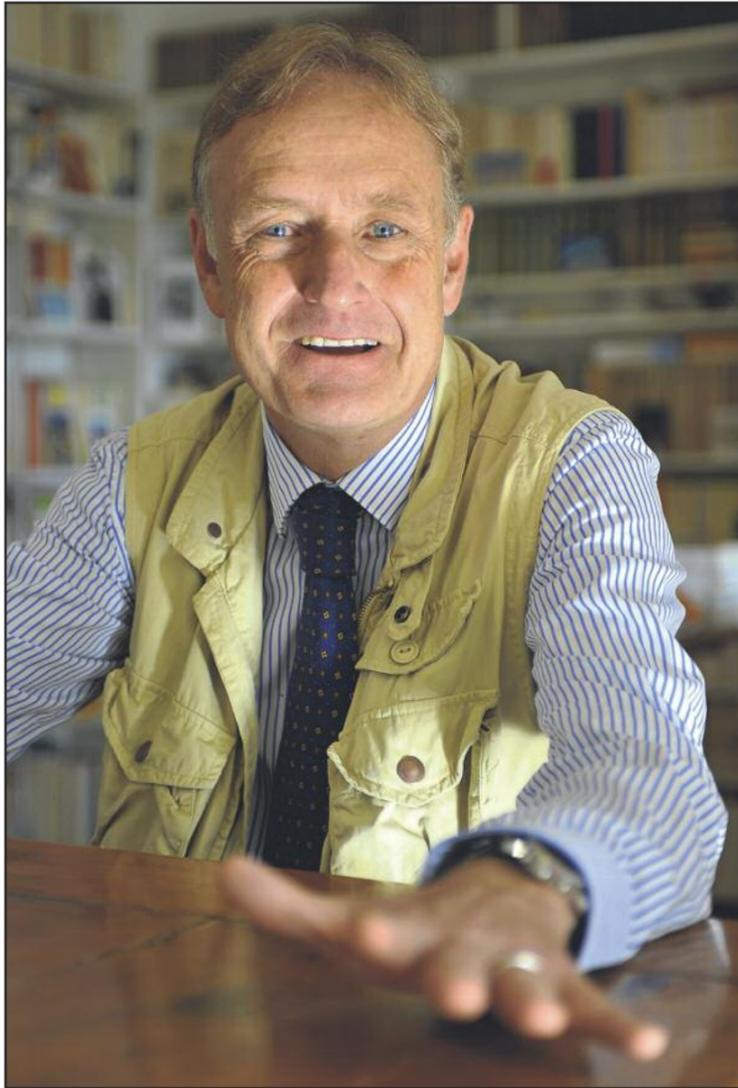
Les typographes parlent du corps d'une police. Pour les béotiens qui ne savent même pas qu'ils sont en train de lire du bas de casse (minuscules), précisons que le corps de la police définit la taille des lettres. Il était donc temps que le nom d'Alain Favarger change de corps, qu'il passe de la signature au titre, lui qui, depuis 35 ans, fonctionne comme critique littéraire dans cet éminent journal. Tout a commencé en 1977: «Je venais de passer ma licence de lettres et j'ai proposé à *La Liberté* un article sur les *Fragments de discours amoureux* de Roland Barthes.» Il est facile de trouver dans ce premier article l'oracle d'une longue et fructueuse collaboration: Alain Favarger a gardé l'amour des lettres par-delà les décennies et les modes éditoriales.

Alain Favarger vient de publier *Magnétique Amérique* aux Editions de L'Aire, son sixième livre, illustré d'une œuvre de Roy Lichtenstein sur la couverture. On y voit une fille comme Alain Favarger se plaît à les décrire: du rouge aux ongles, du rouge aux lèvres, du blond aux cheveux, un côté fatal... On la devine «pulpeuse», on la verrait volontiers «lascive». Car il est beaucoup question des femmes et de leur sensualité dans les pages d'Alain Favarger: l'Amérique lui permet de marier érotisme et littérature. Il décrit en longueurs et en rondeurs Ava Gardner, Lauren Bacall, Laura Dern et – bien sûr – Marilyn Monroe: «Je n'aurais pas pu ne pas écrire sur Marilyn Monroe, dit-il. Parce que Marilyn a fait fantasmer tous ses partenaires, comme elle a fait fantasmer tous les spectateurs. Marilyn fait rêver, comme l'Amérique fait rêver.»

Stendhal, le sensuel

Si l'on trouve bien trois ou quatre pages consacrées à Hugh Hefner, le fondateur de *Playboy*, et à son étalage de «seins nus, papayes, melons, obus insolents», il faut chercher ailleurs que dans les pin-up protubérantes la raison de cette sensualité partout décelée, dans un vieux film d'Hollywood ou dans un classique de la littérature américaine. «La sensualité?», fait mine de s'interroger Alain Favarger. «C'est Stendhal qui m'y a amené. Je trouve que Stendhal est le maître de la sensualité: en quelques lignes, il sait créer une atmosphère envoûtante, un engouement solaire... Relisez *Le Rouge et le Noir*, c'est génial, cette histoire d'amour entre le jeune Julien Sorel et Madame de Rênal... Cette lecture m'a modelé.»

«J'ai cité Stendhal, mais j'aurais très bien pu dire Rimbaud, qui m'a marqué à l'adolescence. La lecture de Rimbaud, avec sa sensualité à fleur de mots, fut un grand choc émotionnel», poursuit Alain Favarger, qui vient de rentrer de



Alain Favarger, «lecteur professionnel». ALAIN WICHT

Paris. Il sort son téléphone intelligent et affiche une image. On dirait un parchemin: «Au Grand Palais, il y a une exposition sur Les Bohèmes. J'en ai profité pour photographier ce manuscrit d'Arthur Rimbaud, *Ma Bohème*.» Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées, écrit Rimbaud, «si jeune, à la graphie si mûre», note Alain Favarger.

«Les poètes vivent aujourd'hui dans les catacombes»

Il parle de Rimbaud, mais il cite aussi Baudelaire, Nerval, Lautréamont... Et il s'interroge: «Aujourd'hui, les poètes vivent dans les catacombes. Nos contemporains ne veulent plus lire de la poésie.» En tant que critique, en tant que «lecteur professionnel», Alain Favarger est bien placé pour suivre les tocs littéraires. Et il constate qu'aujourd'hui, le roman écrase tout: «C'est devenu le genre roi. Mais cela n'a pas toujours été comme ça: à une époque, les goûts du public allaient vers le théâtre ou la poésie.»

Légerement débordé, pliant sous le poids d'une rentrée littéraire dont les volumes, comme à la scierie, se mesureront bientôt en mètres cubes, Alain Favarger assiste à l'inflation éditoriale: «Pour lire, il faut une disponibilité d'esprit, une capacité à se retirer, à se plonger dans une thématique... Or, nous vivons aujourd'hui dans l'immédiateté de l'écran, dans l'instant de la technologie, toutes choses qui sont contraires à la lecture. Je vois bien qu'autour de moi les gens ne lisent plus, ou alors des best-sellers ou des livres de plage. Pourtant – et c'est bien le paradoxe de l'époque – il ne s'est jamais publié autant de livres: 650 romans pour la rentrée d'automne; il y en aura presque autant ce printemps. Et sur cette quantité, seulement trois ou quatre livres trouveront leur public. Beaucoup, certains excellents, passeront au pilon.»

«Un envoûtement»

Quel gâchis! Alain Favarger se consolera en pensant à tous ces auteurs que, seul ou presque, il révéla, loin du parisianisme et des salons. Des auteurs qu'il suit, comme Jean-Noël Pancrazi (*La Montagne*, Gallimard),

BIO EXPRESS

ALAIN FAVARGER

> **Domicilié** à Villars-sur-Glâne, marié à Suzanne, il a deux filles, Maude (37 ans) et Jeanne (31 ans).
> **1953** Le 17 janvier, naissance à Fribourg.
> **1977** Licence en lettres de l'Université de Fribourg, travail de mémoire en histoire sur la manière dont *La Liberté* a traité la guerre d'Algérie. Début de sa collaboration avec *La Liberté*.
> **2001** Il publie *Corps d'Encre* aux Editions de L'Aire.
> **2004** L'école de La Chassotte, où il travaillait depuis 1978, ferme. Il prend une retraite anticipée.
> **2012** Parution de *Magnétique Amérique* aux Editions de L'Aire, recueil de 46 textes qui racontent l'Amérique à travers le cinéma, la littérature, le fait divers, le sport... JA

qu'il déterre, comme Stephen Wright (*Méditations en vert*, Gallmeister) ou qu'il accompagne, comme Vladimir Sorokine (*La Tourmente*, Verdier). Et Alain Favarger de raconter Sorokine, avec des grands gestes et des verbes qui roulent sous le vent d'une tempête à la Pasternak. Soudain, il fait un froid sibérien à Villars-sur-Glâne: «Un docteur part dans une calèche tirée par des mini-chevaux pour sauver un village d'une épidémie. La tempête redouble et on comprend bien vite que nous n'arriverons jamais à destination... Sorokine sait susciter un envoûtement.»

Un deuxième souffle

C'est ça qui est beau, chez Alain Favarger: cet enchantement permanent, malgré une vie d'enseignement et une autre vie de critique littéraire, malgré les vingt romans qu'il lira cet automne. Cet amour du livre lui vient de l'enfance, lorsque sa mère, Gilberte, lui lisait les contes persans et chinois, et grâce à qui il sut lire avant de commencer l'école. Petit, il a lu Tintin, Blake et Mortimer, Alix, puis Conan Doyle, Maurice Leblanc (Arsène Lupin) et *Le Grand Meaulnes*, avant d'aborder le virage de la grande littérature, avec *Les Rougon-Macquart* de Zola en version intégrale. «Enfant, je sortais peu, j'ai passé beaucoup de temps à lire au lit. Il faut dire que je suis asthmatique.» Comme Proust et André Breton, ses compagnons pulmonaires, ses vieilles bronches, Alain Favarger a trouvé un deuxième souffle dans le tournoiement des pages. I

ARNO CAMENISCH

Les Grisons ont du style

MATTHIEU FOURNIER

Quand le narrateur est un enfant, tout est permis. Les mécoupures (famactuel, maschinacaffé, sacancuir), les graphies originales (vualà, lunettes décaïe), ou la combinaison de ces deux trucages (cou-tosisse), sont autant d'appropriations de la langue qu'entreprennent Arno Camenisch et sa traductrice Camille Luscher dans *Derrière la gare*. Si le résultat est au départ perturbant – car, outre ces innovations langagières, le narrateur est aussi dispersé qu'un enfant – la suite de la lecture donne raison aux originalités de l'auteur. Force est de constater qu'on se prend au jeu, avide dès lors de déguster le bon tour suivant.



«Après la baignade, notre peau est comme la peau de la Nona. On est devenu vieux tout soudain. C'est à cause de l'eau, a dit l'Alexi, l'eau reste mille ans dans la muntagna avant de sortir dans le bassin. On a bu trop d'eau et c'est notre punition du Bondiu. La Nona va avoir la frousse et faire une attaque quand elle nous verra et qu'elle remarquera qu'on est d'un coup aussi vieux qu'elle.» Une naïveté de ton et d'esprit qui cache un travail sur la langue, et qui laisse le lecteur rêveur, un sourire aux lèvres.

Le roman helvétique se construit en une succession de tableaux touchants, reconstituant l'ambiance d'un village de fond de vallée des Grisons, dans les années 1950-60. Une périodisation déduite de perles telles que: «Dans le village il y a 16 frigos.» Le lecteur trouvera dans ces évocations a priori enfantines autant de profondeur qu'il voudra bien leur prêter. Et les réflexions déclenchées par la lecture mènent loin; la rudesse de ce temps à la fois si proche et cependant éloigné de notre confort, la remuante omniprésence de la mort, la nostalgie de notre propre enfance. Une année s'écoule, au fil d'événements en apparence anodins, qui s'imbriquent pourtant de manière très cohérente. Il en résulte un récit fin, drôle et émouvant de simplicité. Foin de péripiéties romanesques invraisemblables, la vie y pourvoit quand ce n'est pas la fourberie du narrateur et de son frère. I

> **Arno Camenisch**, *Derrière la gare*, Ed. d'En bas, traduit de l'allemand par Camille Luscher, 2012

ALEKSANDAR HEMON

Comprendre le déraciné

NINA HUSKIC

En lisant la quatrième de couverture de ce roman autobiographique, le lecteur s'attend à être projeté dans un univers de guerre, de cheminement vers un pays salvateur où les premières difficultés de la langue d'accueil sont analysées, pendant que l'accommodation à une nouvelle culture est étayée. Avant d'effectivement révéler cette part de sa vie, Aleksandar Hemon parachute son lecteur en Afrique. En effet, le jeune auteur-narrateur suit son père diplomate à travers le monde et livre son premier souvenir d'une jeunesse enivrée à Kinshasa, au Congo.

Le personnage de Dedo, «grand-père», est le fil rouge de ce récit. Poète connu de Sarajevo et héros du jeune narrateur, il intervient aux moments clés de l'histoire, créant tour à tour l'admiration et la répulsion du narrateur. Lorsque Dedo disparaît, c'est le personnage du père qui apparaît, figure ambiguë, tantôt éclairée par un humour plein de dérision, tantôt assombrie par un regard d'une tendre pitié. Par le biais d'un langage souvent cru et clairsemé de touches serbo-croates, ce mélange subtil entre le sérieux et la légèreté rend ce récit captivant jusqu'à la dernière page.

Amour et obstacles n'est pas une histoire d'amour au sens propre. Dans son roman, Aleksandar Hemon n'a dépeint aucun fait de ce genre, alors de quoi s'agit-il? Amour de la poésie? Amour de la famille? Amour de la patrie? Seul le lecteur a sa réponse. I

> **Aleksandar Hemon**, *Amour et obstacles*, Robert Laffont - Pavillons, 252 pp.



HERVÉ JAOUEN

Fantaisie bestiale en Bretagne

DANIEL FATTORE

«Mariage ensoleillé, mariés dépareillés», songe Delphine, l'un des personnages de *Dans l'œil du schizo*. Elle ne croit pas si bien dire: dans ce thriller breton, l'écrivain Hervé Jaouen lui réserve un sort peu enviable, passant d'une première partie tendue comme une corde à violon à une seconde qui a tout de la fantaisie bestiale sanglante. Cela, sur fond de schizophrénie, de cyclothymie... et de zoopsie, un type d'hallucination qui autorise toutes les métaphores animalières.

Le drame arrive par le mari de Delphine, homme de tous les excès: pour ses noces euphoriques, il n'a pu s'empêcher

de porter une cravate ornée d'un dessin de pin-up. Qu'un revers professionnel s'annonce, et le voilà qui plonge. Instable, la première partie de ce roman dessine le portrait finement observé d'une certaine bourgeoisie de province. On s'y comprend à demi-mot, on complète en famille, surtout lorsqu'il faut surveiller un homme avec lequel il est difficile d'aborder sa maladie mentale – qui transparaît, outrancière, jusque dans ses lettres.

Suivant le personnage du mari, la seconde partie est débridée. Elle retrace la cavale sanglante menée au rythme des pensées délirantes et du fusil de chasse. L'homme y devient tour à tour un chien

fou, un fauve et, par moments, curieusement, un militaire s'adressant à sa hiérarchie. Cette fureur tranche avec la peinture attachante du petit peuple campagnard.

Le caractère breton du roman est assumé. L'auteur explore des lieux précis tels que les monts d'Arrée ou la localité d'Arradon, et donne à entendre quelques phrases bien bretonnantes. Enfin, les lieux-dits et le rappel de traditions telles que les festoù-noz achèvent de planter un décor qui, s'il joue la couleur locale sans complexe, sait se faire inquiétant. I

> **Hervé Jaouen**, *Dans l'œil du schizo*, Ed. Presses de la Cité, 320 pp.